

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(7 - 16 août\)](#) **Item**[20. Val-Richer, Jeudi 10 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## 20. Val-Richer, Jeudi 10 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

### Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Discours autobiographique](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Famille Guizot](#), [Mandat local](#), [Parcs et Jardins](#), [Pédagogie](#), [Relation François-Dorothée](#), [Vie domestique \(François\)](#), [Vie familiale \(François\)](#)

### Relations entre les lettres

**Collection 1837 (7 - 16 août)**

*Ce document est une réponse à :*

[20. Paris, Mardi 8 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

---

**Collection 1837 (7 - 16 août)**

[24. Paris, Samedi 12 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) *est une réponse à ce document*

[25. Paris, Dimanche 13 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) *est une réponse à ce document*

---

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

### Présentation

Date 1837-08-10

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitNon, dearest, vous ne rêvez point. Je l'espère bien.  
PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),  
préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1,  
n°46/71-72.

## Information générales

LangueFrançais

Cote

- 199, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/327-332

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°20. Jeudi 10 4 heures

Non Dearest vous ne rêvez point. Je l'espère bien. Qui perdrait plus que moi au réveil ? Que vous êtes aimable! Ce n'est point à St Ouen que m'a femme s'occupait de charité. Je n'avais point le Val-Richer alors. Je l'ai acheté l'année dernière. C'est à Paris, d'ans le faubourg St Honoré, où elle s'était chargée des pauvres d'un côté de la rue de la Madeleine et où pendant le choléra elle les soignés si bien que de ses pauvres, il ne mourut qu'une vieille femme de 32 ans. Ici, il y a peu de charités à faire. Les moindres paysans possèdent et cultivent quelques champs qui leur suffisent. Ils sont assez fiers d'ailleurs, et tiennent à ne rien recevoir. L'école; qui n'est pas mauvaise est située dans un village voisin où les enfants se rendent ; en hiver surtout ,car pendant l'été ils sont occupés aux travaux de la campagne. Le cottage dont je vous ai parlé appartient à un habitant de là commune qui l'a prêté au curé jusqu'à ce qu'un presbytère soit construit. C'est de ce presbytère que nous avons besoin, et c'est là que vous m'aidez puisque vous le voulez. Nous en causerons quand je vous verrai. Car je vous verrai, J'ai mon jour devant moi ; j'y marche.

Si je pouvais presser le temps comme l'aiguille de ma pendule ! Il faut que j'en convienne. Dieu à bien fait de ne pas nous laisser régler l'allure du temps. Comme nous la précipiterions tantôt pour fuir la douleur tantôt pour arriver à la joie ! Employez bien du moins toutes vos journées d'ici au 18. Reposez-vous calmez vous, promenez-vous, fortifiez-vous. Je répète toujours la même chose. Comment faire autrement quand il n'y en a qu'une ?

Vous voulez savoir comment ma journée à moi, est réglée, quelles sont mes habitudes. Les voici. Je me lève entre 7 et 8 heures. Je vais voir ce que font mes ouvriers, car j'en ai encore. Je me promène un moment. J'entre chez ma mère, chez mes enfants. Il sont encore aux bains de mer pour tout ce mois. Remonté dans mon cabinet j'écris mes lettres ; j'attends la poste. Je l'attends toujours même quand elle arrive plutôt que je ne dois l'attendre. La poste venue, je me donne plein loisir, pleine liberté jusqu'au déjeuner; je lis, je relis, je marche, je m'assieds, je rêve, c'est mon moment de plus grande complaisance pour moi-même.

Nous déjeunons à 11 heures. Après le déjeuner, on passe une demi-heure, une heure ensemble dans le salon ou dans le jardin. Vrai jardin de curé encore je ne me suis ruiné cette année que dans la maison, je me ruinerai l'année prochaine au

dehors, à faire un jardin. J'ai du gazon, des arbres, de l'eau qui court de l'eau qui dort, du mouvement de terrain, des points de vue. L'espace est petit ; cinq ou six arpents seulement ; mais les près et les bois l'entourent et l'étendent indéfiniment. Je ferai quelque chose de gracieux au milieu d'une solitude assez sauvage.

Vers une heure tout le monde est rentré chez soi. Mes filles viennent dans mon cabinet, lire avec moi de l'anglais, et causer. Je crois à la conversation, surtout quand elle est affectueuse quand un peu d'émotion se lie aux idées, et les fait pénétrer plus avant que dans l'intelligence seule. Ma fille aînée, elle a huit ans, aime passionnément la conversation, & la sienne en est presque déjà une pour moi. Il y a quelques jours à Trouville, j'étais préoccupé, triste. Je ne sais plus de quoi. Elle était là; elle vint tout à coup se jeter dans mes bras en me disant tout bas et toute rouge; « Mon père, à quel âge aurai-je toute la confiance ? Elle appartient à la petite armée des natures d'élite. Mes filles parties, je m'occupe, je lis, j'écris. Je reçois qui vient. Nous dînons à 6 heures.

Après dîner, on se promène on on reste ensemble ou seuls, chacun à son gré. Je protège la liberté des autres pour garder la mienne. Le soir, quand il n'y a point d'étranger on se réunit dans la chambre de ma mère, à qui cela est plus commode. Je fais une lecture, pour l'amusement de mes enfants, un romans de Walter-Scott, un voyage. Ils vont se coucher à 9 heures ; et avant 10 heures, je rentre chez moi; j'ouvre mes fenêtres. Le ciel est souvent beau. Le calme profond : la lune éclaire et endort toute ma vallée. C'est mon heure à moi. Prenez-la, Madame ; mettez-y ce que vous voudrez ; à coup sûr, je l'y mettrai ; je l'y ai déjà mis.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 20. Val-Richer, Jeudi 10 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-08-10.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 22/12/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/911>

## Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur199

Date précise de la lettreJeudi 10 août 1837

Heure4 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

je rentre  
un beau;  
à toute ma  
madame;  
à l'ymptre;

n° 12

Non, dearest, vous ne rêvez point.  
Je l'espère bien. Qui perdrait plus que moi au réveil?  
Qui vous étes aimable! Le vicé point à St. Ouen que  
ma femme s'occupait de charité. Je n'avais point le  
Val hicher alors. Je l'ai achetée l'année dernière. C'est à  
Paris, dans le faubourg St. Honoré, où elle s'étoit chargée  
des pauvres. D'un côté de la rue de la Madeleine, et au  
pendant le cholera, elle les soigna si bien que, de ses  
pauvres, il ne restoit qu'une vieille femme de 82 ans.  
Ici, il y a peu de charité à faire. Les moindres payans,  
possèdent et cultivent quelques champs qui leur  
suffisent. Il sont assez fiers d'eux-mêmes, et tiennent à  
ne rien recevoir. Le clos, qui n'est pas mauvaise, est  
situé dans un village voisin où les enfans se vendent,  
en hiver s'occupent, car pendant l'été ils sont occupés  
aux travaux de la campagne. Le cottage dont je  
vous ai parlé appartient à un habitant de la  
commune qui l'a prêté au curé jusqu'à ce qu'un  
presbytère soit construit. C'est de ce presbytère que  
nous avons besoin, et c'est là que vous m'aidez  
puisque vous le voulez. Nous en causerons quand  
je vous verrai. Car je vous verrai; j'ai mon jour  
devant moi; j'y marche. Si je pouvois presser le.

ten, comme l'aiguille de ma pendule ! Il faut que  
son couvreur. Dieu a bien fait de ne pas nous  
laisser régler l'attar du tout comme nous le  
préférons, tantôt pour faire la douleur, tantôt  
pour arriver à la joie ! Employez bien du mieux  
toutes vos journées, d'ici au 18. Reposez-vous, calmez-  
vous, promenez-vous, fortifiez-vous. Ne dépensez toujours  
la même chose. Comment faire autrement quand il  
s'agit ou à qu'on ?

Vous voulez savoir comment ma jeunesse à moi, se  
passait, quelle sont mes habitudes. Les voici. Le ma-  
tin entre 7 et 8 heures. Je vais voir ce que font mes  
ouvriers, car j'en ai encore. Je me promène un moment  
d'abord chez ma mère, chez mes enfants. Je suis encore  
aux bains de mes yeux tout le matin. Remonté dans  
mon cabinet, j'écris mes lettres, j'attends la poste. Je  
l'attends toujours, même quand elle arrive plutôt que  
je ne dois l'attendre. La poste venue, je me donne  
plein loisir, pleine liberté jusqu'à déjeuner. Je lis,  
je relis, je marche, je m'étire, je respire, c'est mon  
moment de plus grande complaisance pour moi-même.  
Nous déjeunons à 11 heures. Après le déjeuner, on  
passe une demi-heure, une heure ensemble, dans le  
salon ou dans le jardin. Vrai jardin de tous côtés.  
Je ne me suis vuine cette année que dans la maison.  
Je me revivrai l'année prochaine au dehors, à faire

un jardin. J'ai dit  
de l'eau qui dort,  
de vive. L'espace  
mais le pas et le  
de faire quelque chose  
solitude avec l'air  
en rentré chez moi  
lire avec moi de  
conversation, surtout  
peu de sensation de  
avant que dans  
à huit ans, aime  
la femme en est  
quelques jours, à  
je ne suis plus  
coup de joie dans  
et toute rouge et  
toute la confiance  
d'ami de nature  
m'occupe, je lis  
finement à 6 heures  
on reste, ensemble  
protège la liberté  
Le soir, quand il  
dans la chambre  
commode. Je suis  
mes enfants, un r

Il faut que un jardin. J'ai du gazon, des arbres, de l'eau qui coule,  
de l'eau qui dort, du mouvement de terrain, des points  
de vue. L'espace est petit, cinq ou six arpents seulement;  
mais le jour et le soir l'entourent et l'étendent indéfiniment  
de peur quelque chose de grandiose au milieu d'une  
solitude assez sauvage. Vers une heure, tout le monde  
est rentré chez moi. Mes filles viennent dans mon cabinet,  
lire avec moi de l'anglais et causer. Je suis à la  
conversation, surtout quand elle est affectueuse, quand une  
peu d'élevation de l'esprit aux idées se fait pénétrer plus  
avant que dans l'intelligence seule. Ma fille aînée, elle  
a hanté mes rêves passionnément la conversation, &  
la sienne en est presque déjà une pour moi. Il y a  
quelques jours, à Trouville, j'étais préoccupé, triste,  
je ne suis plus de quoi. Elle était là; elle vint tout à  
coup se jeter dans mes bras ou me disant tout bas  
et toute rouge : « Mon père, à quel âge aurai-je  
toute ta confiance ? » Elle appartient à la petite  
demie de nature d'élite. Mes filles parties, je  
m'occupe, je lis, j'écris. Je reçois qui vient. Nous  
dînons à 6 heures. Après dîner, on se promène ou  
on reste, ensemble ou seuls, chacun à son gré. Je  
profège la liberté de, autres pour garder la mienne.  
Le soir, quand il n'y a point d'étrangers on se réunit  
dans la chambre de ma mère, à qui cela est plus  
commode. Je fais une lecture, pour l'amusement de  
mes enfans, un roman de Walter Scott, un voyage.

Allez vous le coucher à 9 heures; et avant 10 heures, je rentre  
chez moi; j'ouvre mes fenêtres. Le ciel est toujours beau;  
le calme profond; la lune éclaire et endort toute ma  
vallée. C'est mon heure à moi. Prenez-la, madame;  
mettez-y ce que vous voudrez: à coup sûr, je l'y mettra;  
je l'y ai déjà mis.

20

19

Je l'espère bien.  
Que vous êtes à  
ma femme. C'est  
Vat hichon alors.  
Paris, dans le feu  
des pauvres. Dieu  
pendant le choc  
pauvre, il ne  
Ici, il y a peu de  
possèdent et cult  
suffisent. Il n'a  
ne rien recevoir.  
situel dans un  
en hiver instant  
aux travaux de  
vous ai parlé à  
l'homme qui le  
presbytère fait  
mon, avec beso  
puisque vous le  
je vous verrai.  
Devant moi; j'y